

*Rencontrer*



*David Van Reybrouck*

« Les plaies  
de la colonisation  
sont toujours  
ouvertes »

Après son livre captivant sur l'histoire coloniale du Congo, l'historien belge de langue flamande David Van Reybrouck s'attaque à celle de l'Indonésie. Avec le même souci de rapprocher les peuples, une nécessité pour cet humaniste éclectique, également militant pour le climat et la démocratie délibérative.

---

*Recueilli par Marianne Meunier*  
*Photo : Cédric Gerbchaye pour La Croix L'Hebdo*

---

## POURQUOI LUI

David Van Reybrouck regarde le monde avec les yeux de l'universalisme, mais sans arrogance. Sans le moindre relent de domination occidentale, l'historien belge considère chacun capable de comprendre l'autre par-delà les différences de couleur et d'histoire. Un véritable défi à notre époque. Malgré la grande brisure de la colonisation, l'un de ses sujets de prédilection, malgré, aussi, les fossés qui se creusent au sein même de nos sociétés. Mais ce n'est pas l'unique raison pour laquelle nous avons voulu le rencontrer. Capable de s'enfermer dans le silence des semaines durant pour écrire, David Van Reybrouck ne se contente pas de penser. Il agit. La paralysie de nos démocraties l'inquiète, le réchauffement climatique et la disparition des espèces l'angoissent ? Il propose et expérimente des solutions : le tirage au sort, la délibération, l'union des citoyens au-delà des frontières. C'est aussi cet espoir et cette confiance en l'avenir que nous avons voulu vous faire rencontrer.

**près celle du Congo, vous consacrez un nouveau livre à l'histoire coloniale, de l'Indonésie cette fois-ci. Pourquoi ce thème vous importe-t-il tant ?**

Il m'importe beaucoup, c'est vrai. Entre les enquêtes et l'écriture, j'ai travaillé cinq ans et demi sur le livre *Congo* et autant sur *Revolusi*. Onze ans à fouiller dans le passé colonial, plus d'un cinquième de ma vie ! L'explication tient sans doute au fait que, bien que né après la décolonisation, je constate que les plaies sont toujours ouvertes. L'esprit colonial n'a pas complètement disparu et les sociétés occidentales font preuve d'un analphabétisme exacerbé sur le sujet.

**Comment se manifeste cet « analphabétisme » ?**

En mars 2020, l'institut britannique YouGov a publié un sondage sur la fierté liée au passé colonial dans huit pays. Il s'imaginait que le Royaume-Uni arrivait en tête. Mais les Pays-Bas l'ont emporté de loin ! La moitié des Néerlandais se disent toujours fiers de leurs aventures outremer et un quart d'entre eux aimeraient que leur pays ait encore un empire... C'est la preuve d'une ignorance ou d'une indifférence quant à la violence qui a accompagné la colonisation.

**Vous affirmez que « l'esprit colonial n'a pas complètement disparu ». Quels en sont les signes concrets ? Les statues de Léopold II, orchestrateur de la colonisation brutale du Congo, que l'on trouve dans la plupart des villes de Belgique ?**

Entre autres, mais ce n'est pas l'essentiel. Il y a d'ailleurs un débat autour de ces statues, pour certaines endommagées ces derniers mois. Plusieurs options sont possibles : les démanteler, les réunir dans un parc, les contextualiser... Supprimer des références du paysage urbain me semble problématique. Cela revient à effacer ce qui ne convient pas, comme les talibans l'ont fait en Afghanistan.

Je suis plutôt favorable à la contextualisation. Mais au-delà des symboles, il faut s'attaquer aux structures qui limitent l'accès à l'emploi, à l'éducation, au logement... Pour une famille africaine, trouver un appartement convenable en Belgique est très difficile, sauf dans certains quartiers. Cela accroît la ghettoïsation.

### Ces discriminations sont-elles seulement liées à l'histoire coloniale ?

Non, le lien n'est pas si simple... Le racisme est partout, y compris dans des pays qui n'ont jamais colonisé. Regardez la Pologne... Néanmoins, une jeune génération d'Africains habitant en Europe fait un lien entre sa situation et la colonisation. On peut en discuter, certes, mais il est ressenti, donc il existe. Les mécontentements, la rage, la colère sont l'indice d'une douleur qu'il faut reconnaître.

### En écrivant l'histoire de la colonisation, votre intention est-elle d'apaiser cette douleur ?

Avec *Congo* et *Revolusi*, j'ai eu pour ambition de lutter contre l'analphabétisme historique et d'améliorer les relations entre les peuples et les pays, car à mes yeux la fraternité est l'idéal révolutionnaire le moins réalisé. Je me sens parfois un peu comme un thérapeute de couple au plan international !

### Comment des récits de l'histoire coloniale peuvent-ils faire œuvre de fraternité ?

En montrant aux lecteurs la plénitude de l'expérience humaine de l'autre et la validité de sa position. J'entends expliquer que les indépendantistes indonésiens n'étaient pas que de jeunes farfelus endoctrinés par le Japon pendant l'occupation, que l'explosion de la violence, fin 1945, tient à la guerre, mais aussi aux humiliations coloniales.

### Avez-vous poursuivi le même but avec l'Indonésie qu'avec le Congo, à savoir souligner la contribution souvent ignorée du pays à l'histoire mondiale ?

Oui, et plus encore avec l'Indonésie. C'est le quatrième pays du monde par sa population, et un territoire gigantesque. Superposé à la carte de l'Europe, il commence en Irlande et termine au Kazakhstan ! C'est aussi le premier pays à avoir proclamé son indépendance après la guerre, dès le 17 août 1945, et à avoir organisé une conférence mondiale sans l'Occident : Bandung, en 1955,

qui a eu un effet catalyseur sur la décolonisation dans le reste du monde et même un impact sur le mouvement des droits civiques aux États-Unis. Martin Luther King et Malcolm X regardaient avec beaucoup d'admiration l'Indonésie. On traite trop souvent l'accession à l'indépendance comme un tête-à-tête. France-Algérie, Belgique-Congo, Pays-Bas-Indonésie... Mais le Japon, la Corée, la Chine, l'Australie, les États-Unis ont joué un rôle dans la décolonisation de l'Indonésie. Le monde s'en est mêlé et s'en est trouvé changé.

### Le regard sur la colonisation ne devient-il pas plus nuancé ? Une Commission vérité et réconciliation vient de voir le jour en Belgique et aux Pays-Bas, le roi a présenté ses excuses au peuple indonésien...

Heureusement que cela change ! Sur ce sujet, la Belgique est d'ailleurs un peu plus avancée que les Pays-Bas. Une jeune génération s'intéresse à la colonisation. C'est notamment elle qui achète mon livre. C'est le bon moment.

### Pourquoi l'époque est-elle propice ?

Du temps a passé, les grands-parents parlent plus facilement avec leurs petits-enfants qu'avec leurs enfants. Et puis les peuples sont plus proches. Que nos sociétés occidentales soient devenues multiculturelles a remis en cause un grand nombre de

préjugés. L'État-nation n'est plus le seul horizon moral. La fierté nationale ne constitue plus le seul critère pour apprécier le passé. Nous sommes à une phase importante de transition entre une humanité axée sur la nationalité et une humanité axée sur la globalité.

### Dans *Le Fléau*, votre premier récit, vous écrivez : « La fascination pour un nouveau sujet de recherche est une forme particulière de rencontre amoureuse. Tout y est : le premier contact, la tentation, l'attraction. » Avez-vous vécu cela avec l'Indonésie ?

Oui, et c'est devenu une relation bien compliquée ! (*Il rit.*) J'adore commencer un nouveau projet. C'est toujours... Wouah ! tout est possible. Presque comme dans une relation amoureuse. Puis il y a les phases où le challenge est plus exigeant. Mais j'ai trouvé beaucoup de joie à faire ce livre, ce qui peut surprendre compte tenu de la gravité du sujet. Chaque étape – la découverte, l'apprentissage de l'indonésien, les interviews, les voyages –, je l'ai franchie avec une paix d'âme. Paix d'âme, dit-on cela en français ?

### Indépendance de l'Indonésie

Le 17 août 1945, deux jours après la fin de la Seconde Guerre mondiale, le président Sukarno proclame l'indépendance de l'Indonésie. Le début d'un conflit armé avec les Pays-Bas, qui fera plus de 100 000 morts côté indonésien. En partie grâce à l'activisme diplomatique de l'ancienne colonie, La Haye finira par reconnaître sa souveraineté en 1949.



AFP

« À mes yeux, la fraternité est l'idéal révolutionnaire le moins réalisé. »



### Avec sérénité ?

Oui, c'est cela. Avec joie aussi.

### Ni néerlandais, ni indonésien, vous êtes étranger à cette histoire. Vous êtes-vous interrogé sur votre légitimité à l'écrire ?

(*Il éclate de rire.*) Mais oui ! Et je continue. J'ai longuement hésité. Après des conférences aux Pays-Bas sur *Congo*, on m'avait demandé plusieurs fois : « *Mais pourquoi personne ne fait pareil sur le passé colonial néerlandais et l'Indonésie ?* » Je trouvais que c'était une très bonne idée, mais que ce n'était pas à moi de le faire. J'ai donc encouragé des amis écrivains hollandais... Tous ont répondu : « *C'est trop délicat, trop compliqué.* » Et puis un jour, une amie hollandaise m'a parlé de sa grand-mère de 85 ans, à moitié indonésienne, à la santé fragile, et m'a dit : « *N'hésite pas trop longtemps.* » Cette remarque a tout fait basculer. Il y avait urgence. Mais suis-je la bonne personne ? La question demeure. Pourtant, les Pays-Bas sont presque ma deuxième patrie. J'y ai fait ma thèse de doctorat en archéologie, ma compagne est hollandaise, on parle la même langue. Bon, avec mon accent belge, un peu comme un Québécois avec le français. (*Il rit.*)

### Votre légitimité a-t-elle été remise en question au cours de votre travail ?

Non, à ma grande surprise, sinon par Geert Wilders, le leader du principal parti d'extrême droite néerlandais. Après une interview où j'avais indiqué travailler sur le projet, ce message a été publié sur sa page Facebook : « *Je pense que cet idiot devrait d'abord écrire un livre sur le roi Léopold et le Congo belge.* » Le message a été vite supprimé. Quelqu'un a dû lui dire que c'était déjà fait... (*Il rit.*)

### Personne ou presque ne vous fait de procès en légitimité, mais vos doutes persistent. Pourquoi ?

Ils tiennent sûrement à cette sensibilité grandissante selon laquelle il faudrait être congolais pour écrire sur le Congo, indonésien pour écrire sur l'Indonésie... À qui appartient l'Histoire ? J'ai toujours dit rêver que la prochaine histoire du Congo soit écrite par une jeune femme congolaise. Il est important que les citoyens d'un pays puissent se plonger dans leur passé. Notamment pour identifier des continui-

tés avec le contexte actuel qu'un regard extérieur ne relèverait peut-être pas. Si les lignes bougent, le monde demeure organisé à travers des États-nations et je n'ai rien contre la fierté nationale. Je suis d'ailleurs fier de ma belgitude, je dirais même de ma « brugitude », tout en me sentant appartenir au monde. Les branches d'un arbre peuvent bien pousser si ses racines sont bien ancrées. Pour autant, je n'aime pas l'idée que seuls ceux qui s'identifient avec une frange de la population puissent écrire sur elle.

### Pourquoi cette idée vous dérange-t-elle ?

Parce qu'elle tue le rêve de la fraternité à travers les frontières ! Tout le monde peut écrire sur tout le monde ! Une transgenre péruvienne peut parfaitement écrire sur l'histoire religieuse du Tibet. Je continue à rêver d'une humanité qui se définisse comme universaliste, tout

en ayant bien conscience que la notion d'universalisme, comme celle d'humanisme, a été utilisée pendant des décennies pour renvoyer à l'Occident et ses valeurs. Mais ce n'est pas parce que les efforts passés pour réaliser ce rêve ont été limités qu'il faut s'abstenir de le poursuivre.

### N'est-ce pas ramer à contre-courant ?

Si, mais il le faut. Prenez les défis climatiques. On n'y arrivera pas si on divise l'humanité en petits morceaux d'identités repliées sur elles-mêmes et leurs propres plaies ! À suivre cette logique, un humain du XXI<sup>e</sup> siècle

ne pourrait écrire sur le XII<sup>e</sup> siècle parce qu'il n'y était pas. C'est intenable. Ma maturité intellectuelle d'Européen s'est construite au début des années 1990, pendant la guerre en ex-Yougoslavie, qui a démontré les dangers de la pensée identitaire. Il faut revenir à Amin Maalouf. Une certaine pensée identitaire est salutaire. Mais elle peut devenir meurtrière et déshumaniser les autres. Voilà pourquoi la rencontre reste primordiale. Ces dix dernières années, j'ai interviewé plus de mille personnes pour mes livres et mes pièces de théâtre. Quel privilège de m'asseoir avec des inconnus, qui mènent des vies si différentes de la mienne, et de trouver une humanité partagée !

**Vous consacrez une de vos *Odes*, le titre de votre dernier livre, à « la progéniture qui ne verra jamais le jour ». Est-ce afin de préserver une disponibilité totale pour la rencontre avec**

« Je n'aime pas l'idée que seuls ceux qui s'identifient avec une frange de la population puissent écrire sur elle. »



### Odes

Ce recueil de textes brefs célèbre « la chanson la plus amoureuse de la pop » (« Love Street », des Doors, qui vous envahit « d'espoir et de mélancolie ») ou la langue néerlandaise, « caquetage provincial des polders » auquel, hélas, trop de locuteurs renoncent par peur de passer pour « un petit paysan en des temps de mondialisation ».

**l'autre que vous avez choisi de ne pas avoir d'enfants ?**

Au début, cela a joué. Puis les raisons ont évolué. Mon angoisse existentielle liée au changement climatique est devenue l'argument principal. (*Il soupire.*) Mettre un enfant au monde à notre époque... Tous les arguments « pour » sont irrationnels...

**D'autres époques n'étaient-elles pas moins propices encore ? La Seconde Guerre mondiale par exemple...**

Le réchauffement climatique va durer bien plus longtemps que la Seconde Guerre mondiale. Un million d'espèces sont menacées de disparition. Nous sommes en bonne voie pour atteindre un réchauffement de quatre degrés en 2100. En avril, le taux de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère a atteint 419 parties par million (ppm), une première depuis 800 000 ans ! C'est effrayant.

**Cette prise de conscience climatique remonte-t-elle à un moment précis ? Avez-vous eu un déclic ?**

J'ai toujours eu cette conscience. Quand j'étais enfant, mes parents pratiquaient l'agriculture biologique à leur échelle. Nous cultivions nos oignons et nos carottes sur un petit terrain. Puis cette conscience s'est aiguisée et, en 2019, les manifestations des jeunes activistes pour le climat l'ont catalysée. J'ai alors commencé à me plonger dans les rapports scientifiques pour me documenter et à paniquer.

**Paniquer, vraiment ?**

Vraiment. J'ai même connu des moments où je ne pouvais plus en parler. Je ne pouvais que pleurer. La « *dépression climatique* » n'est pas une vaine expression. Je l'ai vécue au moment où j'écrivais sur l'Indonésie. Je me suis dit alors que mon livre aurait un sens s'il nourrissait la bonne entente entre les êtres humains, car nous allions en avoir besoin. Il s'achève d'ailleurs sur un cri du cœur pour le climat. L'Indonésie, avec ses forêts tropicales, est menacée au premier plan.

**Quel est le message ?**

S'il est nécessaire de regarder les méfaits du passé dans le rétroviseur, ne perdons pas de vue que nous devons nous unir maintenant pour affronter les défis colossaux du futur, au lieu de nous diviser ! Car nous sommes en train de coloniser les décennies, voire les siècles à venir avec la brutalité et l'égoïsme que nous avons réservés aux continents inconnus au XIX<sup>e</sup> siècle.

**Même sans progéniture, vous cherchez donc à être un « bon ancêtre »...**

Ne pas avoir d'enfants ne m'empêche pas de m'inscrire dans une continuité. Le présent est une vallée, nous sommes les bergers qui doivent mener les troupeaux d'une vallée à l'autre. J'aime beaucoup cette expression de « *bon ancêtre* », due au philosophe australien Roman Krznaric. Elle a un rapport direct avec mon travail sur la démocratie délibérative.

**C'est-à-dire ?**

Nos démocraties ne sont pas faites pour les échéances à long terme. Le calendrier électoral est toujours plus urgent que celui des défis environnementaux et climatiques. C'est pourquoi je préconise depuis dix ans de renforcer



la démocratie avec des assemblées citoyennes tirées au sort. Elles permettent d'envisager le plus long terme. Deux chercheurs, belge et américain, viennent de démontrer que des citoyens lambdas sont tout à fait prêts à porter le fardeau d'une décision dont les bénéfices ne seront potentiellement ressentis que dans deux générations. Le plus souvent, les responsables politiques sont convaincus du contraire et s'abstiennent de telles décisions. Ou les imposent d'en haut, comme Emmanuel Macron avec la taxe sur le carburant. Ce qui a donné les gilets jaunes...

**Pourquoi la « démocratie délibérative » vous tient-elle tant à cœur ? Vous avez écrit un livre plaidant pour des assemblées tirées au sort, cofondé un réseau de « recherche et**

## Panel citoyen en Belgique germanophone

En 2019, le Parlement de la communauté germanophone de Belgique (la plus petite des trois communautés du pays) a mis en place un « conseil citoyen » de 24 membres tirés au sort. Permanent, il détermine des thèmes de débat et fait des recommandations aux élus et au gouvernement, contraints par des textes à les prendre en compte.



HOJET MICHEL/BENELUX/MAXPPP

## développement» sur la démocratie, participé à l'élaboration d'un panel citoyen permanent en Belgique germanophone...

Le tirage au sort et la délibération citoyenne sont les dernières bouées de sauvetage de nos démocraties. Celles-ci sont devenues des systèmes de diplômés, où les élections ne conduisent plus à une représentation des classes moyennes et précaires et où, par conséquent, la confiance dans les institutions diminue. À qui ces classes moyennes peuvent-elles s'identifier, sinon aux partis populistes ? Elles risquent de se radicaliser d'autant plus que, au contraire des baby-boomers, elles n'ont pas pu progresser économiquement, vivent dans des logements minables... Rien d'étonnant à ce que les théories du complot fleurissent. Si les citoyens ne peuvent participer à des débats sérieux au sein des institutions, ils les mènent ailleurs. S'ils ne peuvent peser sur la réalité, ils se réfugient dans une autre réalité où ils croient reprendre la main. Les électeurs populistes ne sont pas fascistes, mais plus on les ignore, plus ils peuvent le devenir. Il faut agir avant qu'il ne soit trop tard.

### Vous êtes archéologue de formation, curieux du passé colonial, militant pour le climat et la sauvegarde de la démocratie... Quel fil relie vos engagements ?

Je dirais l'« *amor mundi* ». Je m'en sens très nourri. La beauté de la nature, la profondeur de certaines œuvres d'art, le courage de certains individus... Je me fais du souci pour l'avenir climatique et ne peux m'empêcher d'aimer le monde.

### En dix ans, la démocratie délibérative a gagné des partisans... Ne pouvez-vous pas être optimiste ?

C'est vrai. Les assemblées citoyennes ont d'abord été limitées à des régions ou de petits pays, l'Irlande, le Danemark. Ils ont joué les précurseurs car, depuis quatre ou cinq ans, nous allons beaucoup plus loin. L'Allemagne s'est dotée d'une assemblée citoyenne sur son rôle dans le monde. L'Espagne et le Royaume-Uni y pensent. J'ai été très heureux qu'un pays comme la France se lance dans la Convention citoyenne pour le climat et je crois que j'y ai contribué un peu. Quand le président Macron était en visite d'État en Belgique, j'ai eu la chance de lui en parler...

## La satisfaction n'est pas toujours au rendez-vous. En France, la Convention citoyenne a suscité des déceptions en son sein même...

La démocratie délibérative, ce sont trois phases : le pré-panel, le panel et le post-panel. Désormais, on sait organiser le panel. La méthode de la Convention citoyenne pour le climat, fondée sur le tirage au sort, a été exemplaire. Le travail du panel, on sait l'organiser aussi. Les citoyens ont livré un travail remarquable. Ce qui coïncide, c'est le post-panel, la transmission vers les milieux politiques. Même l'engagement personnel du président de la République à transmettre les propositions « sans filtre » n'a pas suffi. Lorsque j'ai participé à la création du panel citoyen permanent adossé au Parlement de Belgique germanophone, mis en place en 2019, nous avons veillé à instituer des garanties précises et permanentes pour que les pouvoirs officiels prennent les recommandations en compte. C'est la première entité fédérale au monde dotée d'un panel citoyen permanent. Y avoir contribué est l'une de mes plus grandes fiertés.

### La démocratie délibérative s'apprend-elle ?

Oui. L'envie ne suffit pas. Avec le réseau Federation for Innovation in Democracy Europe (Fide, Fédération pour les innovations démocratiques en Europe), nous dispensons des conseils pratiques : comment tirer au sort, définir le mandat d'une assemblée citoyenne, rédiger des recommandations... C'est très terre à terre, comme s'il existait un nouveau modèle de carrelage et que nous, nous apprenions à le poser !

### Dans *Ode à la femme de ménage*, vous citez Ghandi : « Il faut conserver toute sa vie des activités humbles. » Quelles sont les vôtres ?

Je fais la vaisselle car je n'ai pas de lave-vaisselle !

Je refuse ! (*Il rit.*) Mais je n'en fais pas assez. J'ai pourtant toujours aimé le travail manuel. Enfant, j'ai beaucoup bricolé. Mon père, qui travaillait dans l'électricité, m'y avait un peu initié. Ma mère, qui est artiste, m'avait appris à dessiner, à modeler, à utiliser la machine à coudre. Je prends toujours beaucoup de plaisir aux activités manuelles, comme la sculpture... J'y trouve une autre concentration, une forme de paix. C'est un acte méditatif. 🍷

« Les électeurs populistes ne sont pas fascistes, mais plus on les ignore, plus ils peuvent le devenir. Il faut agir avant qu'il ne soit trop tard. »



# David Van Reybrouck EN APARTÉ



## SES DATES

**1971** Naissance à Bruges.

**2000** Soutient sa thèse de doctorat en archéologie à Leyde (Pays-Bas), sur l'étude de la préhistoire.

**2001** Publie *Le Fléau*, son premier récit, qui mélange autobiographie et histoire, avec l'Afrique du Sud pour cadre (Actes Sud, 2008).

**2010** Publie *Congo. Une histoire*. Vendu à plus de 500 000 exemplaires, le livre reçoit le prix AKO aux Pays-Bas (l'équivalent du Goncourt). Il recevra le prix Médicis essai 2012 en France, où il est édité chez Actes Sud.

**2015** Apparaît dans *Demain*, le documentaire au succès inattendu de Cyril Dion et Mélanie Laurent, où il diagnostique la fatigue démocratique en Occident et propose d'y remédier notamment par un tirage au sort de citoyens.

**Décembre 2020** Publie *Revolusi* en Belgique et aux Pays-Bas, sur l'indépendance de l'Indonésie. Sa sortie en France est prévue en 2022, chez Actes Sud.

## UN LIEU

### LE REFUGE WALLON

« Le refuge Wallon, dans le parc naturel des Pyrénées (qui doit son nom au grand connaisseur des Pyrénées Édouard Wallon, NDLR). La vallée du Marcadau est d'une beauté qui me fait chaud au cœur et me console quand j'en ai besoin. Il est formidable d'avoir un lieu si sauvage en Europe. »



PATRICK S./ADOBESTOCK

## UNE MUSIQUE

### LE REGGAE

« Je suis féru du reggae des années 1970 et de Lee Scratch Perry, un génie invraisemblable que j'ai eu la chance d'interviewer. Mais ces temps-ci, j'écoute très peu de musique. J'ai besoin de silence. Ma mère me disait que le silence n'est pas améliorable. »



ROLAND POTT/DRAPICTURE-ALLIANCE VIA AFP

## UN OBJET

### UNE VERTÈBRE DE CACHALOT

« Depuis quinze ans, j'ai avec moi la vertèbre d'un cachalot qui avait échoué sur une plage belge. Elle pèse plus de dix kilos. À un moment, elle était au-dessus de mon lit... Cet animal monumental qui flotte est d'une poésie incroyable. Quand le soleil tape sur l'os, il sent la graisse de baleine. Mais il y a de la beauté dans cette puanteur ! Comme si le cachalot vivait toujours... »



VATROSLAV\_AMELIN/VAROSIAV/ADOBESTOCK